

OEUVRES COMPLÈTES
DE
PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CRITIQUE

I

ESSAIS
DE
PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^o. IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1899

Tous droits réservés

A

MADAME EDMOND ADAM

*Reconnaisant hommage
de l'auteur.*

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	IX
AVANT-PROPOS DE 1883.	XIII
AVANT-PROPOS DE 1885.	XV
I. — CHARLES BAUDELAIRE.	1
I. L'esprit d'analyse dans l'Amour.	4
II. Le Pessimisme de Baudelaire.	8
III. Théorie de la décadence.	14
APPENDICE A. — Sur l'esprit d'analyse dans l'Amour : — <i>Adolphe</i>	21
II. — M. ERNEST RENAN.	27
I. De la sensibilité de M. Renan.	30
II. Du Dilettantisme.	42
III. Du sentiment religieux chez M. Renan.	52
IV. Le rêve aristocratique de M. Renan.	64
APPENDICE B. — A propos du <i>Prêtre de Némi</i>	73
APPENDICE C. — La correspondance de MM. Renan et Berthelot.	81
III. — GUSTAVE FLAUBERT.	95
I. Du Romantisme.	99
II. Du nihilisme de Gustave Flaubert.	111
III. Théories d'art.	120
APPENDICE D. — Théories d'art : — A propos de <i>Par les champs et par les grèves</i>	131
APPENDICE E. — Théories d'art : — Les lettres de Flaubert à George Sand.	139
IV. — M. TAINÉ.	149
I. La sensibilité philosophique.	154
II. Le milieu.	164
III. L'âme humaine et la science.	174
IV. Théories politiques.	184
APPENDICE F. — Théories politiques : — M. Taine historien.	193
APPENDICE G. — Théories politiques : — Un élève de M. Taine.	202

V. — STENDHAL (HENRI BEYLE).....	209
I. La personne.....	213
II. L'esprit d'analyse dans l'action.....	223
III. Le cosmopolitisme de Beyle.....	233
IV. <i>Le Rouge et le Noir</i>	242
APPENDICE H. — La Personne de Stendhal : — L'Enfant.....	251
APPENDICE I. — La Personne de Stendhal : — L'Homme.....	261
VI. — M. ALEXANDRE DUMAS FILS.....	271
I. Le Moraliste.....	274
II. L'Analyse de l'Amour.....	286
III. L'Impuissance d'aimer.....	298
IV. Sources de mysticisme.....	308
APPENDICE J. — Le Moraliste : — A propos de <i>Francillon</i>	317
APPENDICE K. — Souvenirs personnels sur Alexandre Dumas.....	321
VII. — M. LECONTE DE LISLE.....	327
I. Du moderne.....	330
II. Science et poésie.....	339
III. Sources de pessimisme.....	350
APPENDICE L. — Science et poésie : — A propos des <i>Trophées</i>	361
VIII. — EDMOND ET JULES DE GONCOURT.....	371
I. L'objet d'art et les lettres.....	374
II. Les romans des frères de Goncourt.....	384
III. Questions de style.....	397
APPENDICE M. — Note sur <i>la Faustine</i>	409
IX. — IVAN TOURGUÉNIEV.....	415
I. Du cosmopolitisme.....	419
II. L'esthétique de l'observation.....	424
III. Pessimisme et tendresse.....	433
IV. Les femmes de Tourguéniev.....	440
APPENDICE N. — L'esthétique de l'observation : — <i>Sous l'œil des Barbares</i>	447
X. — HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL.....	459
I. L'influence germanique.....	463
II. L'esprit d'analyse dans la pensée.....	474
III. La maladie de la volonté.....	482
APPENDICE O. — La maladie de la volonté : — Un contraste.....	491
APPENDICE P. — La maladie de la volonté : — Une guérison.....	497

PRÉFACE

Je réimprime aujourd'hui, sous une forme définitive, et en leur restituant l'unité de leur titre, les dix études littéraires que j'avais publiées en 1883 et en 1885, et distribuées alors en deux séries distinctes, sous les appellations d'*Essais* et de *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*. En fait, ces dix études n'ont jamais été qu'un seul et même livre, une enquête sur la sensibilité française, telle qu'elle s'est manifestée dans les œuvres des écrivains qui en furent, sous le second Empire, les représentants les plus originaux. J'ai tâché, dans cette nouvelle édition, de compléter cette enquête, en tenant compte des documents que ces quinze années nous ont apportés sur ces écrivains : pour cela, sans toucher à l'économie intime de ces divers essais, j'ai placé après chacun d'entre eux, en appendice, de longues notes capables de les éclairer. L'essai sur M. Renan, par exemple, se trouve ainsi accompagné d'une étude sur son théâtre philosophique et sur sa correspondance, si importante, avec M. Berthelot. — Celui sur Flaubert est suivi d'une analyse de son *Par les champs et par les grèves* et de ses lettres à George Sand. — Celui sur M. Taine s'achève par le résumé d'un de ses principaux ouvrages historiques et par quelques réflexions sur l'un de ses disciples immédiats. — A l'essai sur Alexandre Dumas, j'ai rattaché un compte-rendu d'une de ses dernières pièces et quelques pages plus intimes, écrites

au moment de sa mort. Il m'a semblé que ces adjonctions, et d'autres du même ordre que je ne mentionne pas, enrichissaient le livre sans le modifier. Elles se raccordent, en effet, à la méthode *de points de vue* appliquée d'un bout à l'autre de l'ouvrage, qui n'est en somme qu'une suite de notes classées autour d'une idée centrale.

Le lecteur trouvera dans les préfaces de 1883 et de 1885, que je reproduis ci-contre, dans leurs parties essentielles, un exposé détaillé de cette idée. Elle était contenue tout entière dans la formule féconde de M. Taine : « La littérature est une psychologie vivante. » Vivre est synonyme d'agir. Il y a donc dans l'œuvre littéraire, si son auteur lui a vraiment insufflé ce mystérieux pouvoir de la vie, une force d'action indépendante de cet auteur lui-même, et qu'il n'a pas pu mesurer plus qu'un père ne mesure à l'avance les énergies du fils émané de lui. Cette action de l'œuvre littéraire réside dans une propagande intellectuelle et sentimentale dont on démêle la logique profonde, si l'on met ensemble les livres qui furent à la mode durant une même période, quelque disparates qu'ils paraissent. C'est cet héritage d'idées et d'émotions légué à leurs successeurs immédiats par la génération des Flaubert, des Taine, des Renan, des Goncourt, des Baudelaire, des Amiel, que ces *Essais* se sont proposé d'inventorier. Inventaire trop partial pour ne pas être partiel, je m'en rends compte aujourd'hui. Mais dans un travail du genre de celui-ci, tout voisin de l'autobiographie, la partialité même n'est-elle pas un document ?

Je voudrais ajouter un mot seulement à ces deux préfaces. Elles précisent avec une netteté suffisante la position d'analyste sans doctrine où je me suis placé volontairement au cours de ces études. La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique. Elle la précède et s'en distingue par ce caractère de constatation inefficace,

ou, si l'on veut, de diagnostic sans prescription. Mais cette attitude d'observateur qui ne conclut pas, n'est jamais que momentanée. C'est un procédé analogue au doute méthodique de Descartes et qui finit par se résoudre en une affirmation. Pour ma part, la longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces *Essais* furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison. L'auteur de la *Comédie humaine* disait : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion et la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. » Ce sont presque les mêmes termes dont se servait le philosophe de la *Réforme sociale* : « L'étude méthodique des sociétés européennes m'a appris que le bonheur et la prospérité publics y sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses. » Et Taine, comparant le christianisme à une grande paire d'ailes indispensable à l'âme humaine : « Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défont ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se refaire païen comme au premier siècle. Du même coup il se retrouvait tel qu'aux temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur. Il abusait des autres et de lui-même. L'égoïsme brutal ou calculateur avait pris l'ascendant. La cruauté ou la sensualité s'étaient étalées. La société devenait un coupe-gorge ou un mauvais lieu... » La rencontre de ces

beaux génies dans une même conclusion a ceci de bien remarquable, qu'ils y sont arrivés tous les trois par l'observation, à travers des milieux et avec des facultés de l'ordre le plus différent. En adhérant à la conclusion si nettement exposée par ces maîtres, je ne fais moi non plus que résumer ma propre observation de la vie individuelle et sociale. Je crois donc dégager mieux le sens de ces *Essais* et des ouvrages qui les ont suivis, en demandant qu'on veuille bien les considérer comme une modeste contribution à cette espèce d'*apologétique expérimentale*, inaugurée par les trois analystes que je viens de citer, — apologétique dont relèvent tôt ou tard, d'ailleurs, qu'ils le veuillent ou non, tous ceux qui étudient la vie humaine, sincèrement et hardiment, dans ses réalités profondes y retrouvent une démonstration constante de ce que cet admirable Le Play appelait encore : « le Décalogue Éternel ».

Septembre 1899.

1

CHARLES BAUDELAIRE

CHARLES BAUDELAIRE

Lire les *Fleurs du Mal* à dix-sept ans, lorsqu'on ne discerne point la part de mystification qui exagère en agressifs paradoxes quelques idées, par elles-mêmes seulement exceptionnelles, c'est entrer dans un monde de sensations jusqu'alors inconnues. Il est des éducateurs d'âme d'une précision d'enseignement plus rigoureuse que Baudelaire : M. Taine, par exemple, et Henri Beyle. Il n'en est point de plus suggestifs et qui fascinent davantage.

Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait...

a-t-il écrit d'une des femmes coupables dont il a subi la magie. Il traîne quelque chose de cette attirance et de ce regard au long de ses vers, mystérieux et câlins, ironiques à demi, à demi plaintifs. Des stances de lui poursuivent l'imagination qu'elles inquiètent avec une obsession qui fait presque mal. Il excelle à commencer une pièce par des mots d'une solennité à la fois tragique et sentimentale qu'on n'oublie plus :

Que m'importe que tu sois sage !
Sois belle et sois triste...

Et ailleurs :

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée...

Et ailleurs :

Comme un bétail pensif sur le sable couchées
Elles tournent leurs yeux vers l'infini des mers...

Par tempérament et par rhétorique, Charles Baudelaire fait flotter un vague halo d'étrangeté autour de ses poèmes, persuadé, comme l'esthéticien du *Corbeau*, qu'il n'est de beauté qu'un peu singulière et que l'étonnement est la condition du sortilège poétique. C'est un sortilège, en effet, pour qui ne se rebute pas des complexités de cet art. L'impression est comparable à celle que l'on ressent en présence des figures peintes par Léonard, avec ce modelé dans la dégradation des teintes qui veloute de mystère le contour du sourire. Une dangereuse curiosité force l'attention et invite aux longues rêveries devant ces énigmes de peintre ou de poète. A regarder longtemps, l'énigme livre son secret. Celui de Baudelaire est le secret de plus d'un d'entre nous. Il y a bien des chances pour qu'il devienne le secret aussi du jeune homme qui se complait dans cette lecture, féconde en révélations.

I

L'ESPRIT D'ANALYSE DANS L'AMOUR

Il y a d'abord chez Baudelaire une conception particulière de l'amour. On la caractériserait assez exactement, semble-t-il, par trois épithètes, d'ordre disparate comme notre société. Baudelaire est tout à la fois, dans ses vers d'amour : mystique, libertin et surtout analyseur. Il est mystique, et un visage d'une idéalité de madone traverse sans cesse les heures sombres ou claires de ses journées, rappelant la présence, en quelque autre univers dont le nôtre ne serait que l'épreuve dégradée et grossière, d'un esprit de femme « lucide et pur, » d'une âme toujours désirable et toujours bienfaisante :

Elle se répand dans ma vie
Comme un air parfumé de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'Éternel...

Il est libertin, et des visions dépravées jusqu'au sadisme troublent ce même homme qui vient d'adorer le doigt levé de sa Madone. Les mornes ivresses de la Vénus vulgaire, les capiteuses ardeurs de la Vénus noire, les raffinées délices de la Vénus savante, les criminelles audaces de la Vénus sanguinaire, ont laissé de leur ressouvenir dans les plus spiritualisés de ses poèmes. Il s'échappe un relent de bouge infâme de ces deux vers du magnifique *Crépuscule du Matin* :

Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide...

Le visage, lustré comme l'ébène, d'une amie aux dents d'ivoire, aux cheveux crépus, semble avoir inspiré cette litanie de tendresse :

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O Vase de tristesse, ô grande taciturne...

Des prêtresses païennes eussent reconnu un dévot de leurs fêtes clandestines dans la description de cette alcôve, — fermée par autorité de justice, — où Hippolyte accoude ses lassitudes,

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur les profonds coussins tout imprégnés d'odeur...

Et la plus forte pièce du recueil, à mon avis du moins, *la Martyre*, pourrait porter comme épigraphe la sinistre phrase que l'auteur de la *Philosophie dans le boudoir* se proposait d'inscrire sur une des chambres de la petite maison de ses rêves : *Ici l'on torture!*...

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il, sur ta chair inerte et complaisante,
L'immensité de son désir?...

A travers tant d'égarements, où la soif d'une infinie pureté se mélange à la faim dévorante des joies les plus pimentées de la chair, l'intelligence de l'analyste reste cruellement maîtresse d'elle-même (1). C'est un *Adolphe* et aussi rebelle

(1) Cf l'appendice A, p. 21, sur cette ressemblance de Baudelaire et de Benjamin Constant.

à l'oubli que l'autre. La mysticité, comme le libertinage, se codifie en formules dans ce cerveau qui décompose ses sensations, avec la précision d'un prisme décomposant la lumière. Le raisonnement n'est jamais entamé, ni par la fièvre qui brûle le sang, ni par l'extase qui évoque les chimères. Trois hommes à la fois vivent dans cet homme, unissant leurs sensations pour mieux presser le cœur et en exprimer jusqu'à la dernière goutte la sève rouge et chaude. Ces trois hommes sont bien modernes, et plus moderne est leur réunion. La crise d'une foi religieuse, la vie à Paris, et l'esprit scientifique du temps ont contribué à façonner, puis à fondre ces trois sortes de sensibilités, jadis séparées jusqu'à paraître irréductibles l'une à l'autre, et les voici liées jusqu'à paraître inséparables, au moins dans cette créature, sans analogue avant le xix^e siècle français, qui fut Baudelaire.

Les origines, ou mieux les couches successives qui ont fait cette âme sont donc aisées à déterminer, rien qu'en regardant autour de nous. Ne survit-il pas, dans notre siècle d'impiété, assez de catholicisme pour qu'une âme d'enfant s'imprègne d'amour mystique avec une inoubliable intensité? La foi s'en ira, mais le mysticisme, même expulsé de l'intelligence, demeurera dans la sensation. Le décor pieux s'évoque pour Baudelaire aux minutes obscures du crépuscule, avec une suavité qui montre à quelle profondeur le premier frisson de la prière avait crispé son cœur (1). Le pli ne s'effaça jamais. Tout naturellement le parfum des fleurs s'évapore pour lui en « encens. » C'est un « reposoir » que le beau ciel. C'est un « ostensor » que le soleil qui se couche. Si l'homme n'a plus le même besoin intellectuel de croire, il a conservé le besoin de sentir comme aux temps où il croyait. Les docteurs en mysticisme avaient constaté ces permanences de la sensibilité religieuse dans la défaillance de la pensée religieuse. Ils appelaient culte de latrie, — *idololatrie*, d'où *idolâtrie*, — l'élan passionné par lequel l'homme reporte sur telle ou telle

(1) Voir dans les *Fleurs du Mal*, la pièce en forme de *pantoum*, intitulée *Harmonie du soir* et numérotée XLVIII.

créature, sur tel ou tel objet, l'ardeur exaltée qui se détourne de Dieu. On peut citer de Baudelaire d'étranges exemples de ce culte, ainsi l'emploi d'une terminologie liturgique pour s'adresser à une maîtresse et célébrer une volupté :

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse...

Ou encore cette « prose » curieusement travaillée en style de la décadence latine qu'il a intitulée : *Franciscæ meæ laudes*, et dédiée « à une modiste érudite et dévote ». Ce qui serait chez un autre un blasphème ou un tour de force, est chez lui un procédé que j'appellerais instinctif, si le mot instinctif pouvait s'appliquer à des subtilités aussi éloignées en apparence de l'instinct. Mais chez certains êtres la complication n'est-elle pas innée, comme chez d'autres la simplicité ?

Ses goûts de libertin, en revanche, lui vinrent de Paris. Il y a tout un décor du vice parisien, comme il y a tout un décor des rites catholiques, dans la plupart de ses poèmes. Il a traversé, on le voit, et avec quelles hardies expériences, on le devine, les plus mauvais gîtes de la ville impudique. Il a mangé dans les tables d'hôte à côté des filles plâtrées, dont la bouche saigne dans un masque de céruse. Il a dormi dans les maisons d'amour, et connu la rancœur du grand jour éclairant, avec les rideaux flétris, le visage plus flétri de la femme vendue. Il a poursuivi, à travers les pires excitations et avec une âpreté de luxure qui touche à la manie, le spasme sans réflexion qui des nerfs monte jusqu'au cerveau, et, pour une seconde, guérit du mal de penser. Et en même temps il a causé à tous les coins des rues de cette ville aussi intellectuelle que dépravée. Il a mené l'existence du littérateur qui étudie toujours, et il a conservé, que dis-je ? il a aiguisé le tranchant de son esprit là où d'autres auraient à jamais émoussé le leur. De ce triple travail est sorti, avec la conception d'un amour à la fois mystique, sensuel et souverainement intelligent, le flot de spleen le plus âcre et le plus corrosif qui ait depuis longtemps jailli d'une âme d'homme.

II

LE PESSIMISME DE BAUDELAIRE

C'est Lamennais qui s'écria un jour : « Mon âme est née avec une plaie. » Baudelaire aurait pu s'appliquer cette phrase. Il était d'une race condamnée au malheur. C'est l'écrivain peut-être au nom duquel a été accolée le plus souvent l'épithète de « malsain. » Le mot est juste, si l'on signifie par là que les passions du genre de celles que nous venons d'indiquer trouvent malaisément des circonstances adaptées à leurs exigences. Il y a désaccord entre l'homme et le milieu. Une crise morale en résulte et une torture du cœur. Mais le terme de « malsain » est inexact, et devient injuste s'il emporte avec lui une condamnation du poète, absolue et sans appel. Cette sensibilité fut malheureuse, elle ne fut pas cette complaisance arbitraire et volontaire dans la corruption que ses ennemis ont prétendu y voir. Baudelaire la subit, cette sensibilité. Il ne la choisit pas. C'est ici le lieu de redire la forte parole du *Faust* : « L'Enfer même a donc ses lois » en la traduisant dans sa profonde signification goethéenne : à savoir que les pires révoltes contre la nature sont emprisonnées dans la nature. Elles ont des causes déterminantes, une ligne d'évolution, une limite. En ce sens, chaque anomalie a sa norme, chaque artifice sa spontanéité. Les simples ivresses de Daphnis et de Chloë dans leur vallon ne leur étaient pas plus naturelles que n'était naturel à Baudelaire, tel que nous l'avons défini et situé, ses rêves d'amour dans le boudoir qu'il décrit, meublé avec ce souci de mélancolie sensuelle :

Les riches plafonds
 Les miroirs profonds,
 La splendeur orientale,
 Tout y parlerait
 A l'âme en secret
 Sa douce langue natale...

Osons dire d'ailleurs, que dans l'ordre psychologique comme dans l'ordre physiologique, la maladie est aussi logique, aussi nécessaire, partant aussi *naturelle* que la santé. Elle s'en distingue parce qu'elle aboutit à la douleur et au déséquilibre aussi fatalement que la santé à l'harmonie et à la joie. Mais osons dire encore, pour ne pas faire du bien-être l'épreuve suprême des choses de l'âme, qu'il y a parfois plus d'idéalisme dans cette douleur que dans cette joie. Sans doute les combinaisons d'idées complexes ont bien des chances de ne pas rencontrer de circonstances appropriées à leur complication. Cela prouve-t-il que les circonstances aient toujours raison ? Celui que ses habitudes ont conduit à un rêve du bonheur fait de beaucoup d'exclusions, souffre de la réalité qu'il ne peut pétrir au gré de son désir : « La force par laquelle nous persévérons dans l'existence est bornée et la puissance des causes extérieures la surpasse infiniment... » Ce théorème de l'*Éthique* ne justifie certes pas les égarements de sensibilité auxquels le désir de réaliser son rêve intérieur entraîna Baudelaire après tant d'autres. Il explique du moins la tristesse du poète et son humanité profonde. Lui-même en avait trop la conscience, puisqu'il a intitulé toute une part de son livre : *Spleen et Idéal*. Il savait trop qu'une créature, très civilisée, a tort de demander aux choses d'être selon son cœur, rencontre d'autant plus rare que le cœur est plus curieusement raffiné, et s'il n'a pas essayé de lutter pour se guérir, c'est qu'il a vu dans sa misère une loi des choses, irrésistible et universelle, et devant cette évidence il a sombré dans ce que les anciens appelaient déjà le *tædium vitæ*.

Certes, ce *tædium vitæ*, cet ennui, pour lui donner son nom moderne, mais en le prenant dans son sens tragique, a toujours été le ver secret des existences comblées. D'où vient cependant que ce « monstre délicat (1) » n'ait jamais plus énergiquement bâillé sa détresse que dans la littérature de notre siècle où se perfectionnent tant de conditions de la vie,

(1) Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat. — Prologue des *Fleurs du Mal*.

si ce n'est que ce perfectionnement même, en compliquant aussi nos âmes, nous rend inhabiles au bonheur? Ceux qui croient au progrès n'ont pas voulu apercevoir cette terrible rançon de notre sécurité mieux assise et de notre éducation plus complète. Ils ont cru reconnaître dans l'assombrissement de notre littérature un effet passager des secousses sociales de notre âge, comme si d'autres secousses, et d'une autre intensité de bouleversement des destinées privées, avaient produit ce même résultat d'incapacité de bonheur chez tous les conducteurs de la génération. Baudelaire n'y voyait-il pas plus juste en regardant une certaine sorte de mélancolie comme l'inévitable produit d'un désaccord entre nos besoins de civilisés et la réalité des causes extérieures? La preuve en est que, d'un bout à l'autre de l'Europe, la société contemporaine présente les mêmes symptômes, nuancés suivant les races, de cette mélancolie et de ce désaccord. Une nausée universelle devant les insuffisances de ce monde soulève le cœur des Slaves, des Germains et des Latins. Elle se manifeste, chez les premiers par le nihilisme, chez les seconds par le pessimisme, chez nous-mêmes par de solitaires et bizarres névroses. La rage meurtrière des conspirateurs de Saint-Pétersbourg, les livres de Schopenhauer, les furieux incendies de la Commune et la misanthropie acharnée des romanciers naturalistes, — je choisis avec intention les exemples les plus disparates, — ne révèlent-ils pas un même esprit de négation de la vie qui, chaque jour, obscurcit davantage la civilisation occidentale? Nous sommes loin, sans doute, du suicide de la planète, suprême désir des théoriciens du malheur. Mais lentement, sûrement, une croyance à la banqueroute de la nature ne s'élabore-t-elle pas, qui risque de devenir la foi sinistre du xx^e siècle, si un renouveau, qui ne saurait guère être qu'un élan de renaissance religieuse, ne sauve pas l'humanité trop réfléchie de la lassitude de sa propre pensée?

Ce serait un chapitre de psychologie comparée aussi intéressant qu'inédit que celui qui noterait, étape par étape, la

marche des différentes races européennes vers cette négation définitive de tous les efforts de tous les siècles. Il semble que du sang à demi asiatique des Slaves monte à leur cerveau une vapeur de mort qui les précipite à la destruction, comme à une sorte d'orgie sacrée. Tourgueniev disait à propos des nihilistes militants : « Ils ne croient à rien, mais ils ont besoin du martyr... » La longue série des spéculations métaphysiques sur la cause inconsciente des phénomènes est nécessaire à l'Allemand pour qu'il formule, en dépit de son positivisme pratique, la désolante inanité de l'ensemble de ces phénomènes. Chez les Français, et malgré la déviation extraordinaire de notre tempérament national depuis cent années, le pessimisme n'est qu'une douloureuse exception, de plus en plus fréquente, il est vrai, mais toujours créée par une destinée d'exception. Ce n'est que la réflexion individuelle qui amène plusieurs d'entre nous, et malgré l'optimisme héréditaire, à la négation suprême. Baudelaire est un des cas les plus réussis de ce travail particulier. Il peut être donné comme l'exemplaire achevé d'un pessimiste parisien, deux mots qui eussent juré étrangement jadis d'être accouplés. La critique les emploie aujourd'hui couramment.

Et d'abord, c'est un pessimiste, ce qui le distingue nettement des sceptiques tendres comme Alfred de Vigny. Du pessimiste il a le trait fatal, le coup de foudre satanique, diraient les chrétiens : l'horreur de l'Être, et le goût, l'appétit furieux du Néant. C'est bien chez lui le Nirvâna des Hindous retrouvé au fond des névroses modernes et invoqué, par suite, avec les sursauts d'énervement d'un homme dont les ancêtres ont agi, au lieu d'être contemplé avec la sérénité hiératique d'un fils du torride soleil :

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'Espoir dont l'éperon attisait ton ardeur
Ne veut plus t'enfourcher. Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur, dors ton sommeil de brute...

Il faut lire particulièrement, et dans leur détail, les pièces des *Fleurs du Mal* numérotées LXXVIII, LXXIX, LXXX et intitulées *Spleen*, l'avant-dernière strophe dans la pièce numérotée LXXXX et intitulée *Madrigal triste*, et tout l'admirable morceau qui clôt le recueil : *le Voyage*.

Pour ne pas oublier la chose capitale,
 Nous avons vu partout et sans l'avoir cherché,
 Du haut jusques en bas de l'échelle fatale
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché...

De ces vers s'exhale, non plus la lamentation du regret qui pleure le bonheur perdu, ou du désir qui implore le bonheur lointain, mais l'amère et définitive malédiction jetée à l'existence par le vaincu qui sombre dans l'irréparable nihilisme, — au sens français du terme, cette fois, — et il suffit de reprendre un par un les éléments psychologiques dont nous avons reconnu l'influence sur la conception de l'amour chez le poète, pour reconstituer l'histoire de ce « goût du néant » chez le catholique révolté, devenu un libertin analyste.

L'homme a reçu l'éducation du catholicisme, et le monde des réalités spirituelles lui a été révélé. Pour beaucoup, cette révélation est sans conséquence. Ils ont cru en Dieu dans leur jeunesse, mais à fleur d'esprit. Ils ne le sentaient pas personnel et vivant. Pour ceux-là, une foi dans les idées est suffisante, foi abstraite, et qui se prête à toutes sortes de transformations. Il leur faut un dogme, non une vision. A la première croyance en Dieu ils substitueront la croyance, qui à la Liberté, qui à la Révolution, qui au Socialisme, qui à la Science. Chacun de nous peut chaque jour constater, chez lui-même et chez ses voisins, des transformations de cet ordre. Il n'en va pas ainsi pour l'âme mystique, — et celle de Baudelaire en était une. Car cette âme, quand elle croyait, ne se contentait pas d'une foi dans une idée. Elle voyait Dieu. Il était pour elle, non pas un mot, non pas un symbole, non pas une abstraction, mais un être, en la compagnie duquel l'âme vivait comme nous vivons avec un père qui nous aime, qui nous connaît, qui nous comprend. L'émotion a été si

douce et si forte, qu'une fois partie, elle n'a plus laissé de place à des substitutions d'une intensité inférieure. Quand on a connu l'ivresse de l'opium, celle du vin écœure et paraît mesquine. En s'en allant au contact du siècle, la foi a laissé dans ces sortes d'âmes une fissure par où s'écoulent tous les plaisirs. C'a été le sort de Baudelaire. Il faut voir avec quel dédain il malmène les croyants du second degré, ceux qui font leur Dieu de l'Humanité ou du Progrès. Quoi de plus naturel alors qu'il éprouve une sensation de vide devant ce monde où il cherche vainement un Idéal concret qui corresponde à ce qui lui reste d'aspirations vers l'au delà? Ce sont alors, afin de combler ou de tromper ce vide, de furieuses recherches des excitants. Ce sont des lectures, exaltantes et irréelles comme un haschich, de Proclus, de Swedenborg, d'Edgard Poë, de Thomas de Quincey, de tous les écrivains qui ont célébré l'envolement de l'âme « n'importe où, hors du monde ». Ce sont des haschich exaltants comme des lectures. Ce qu'il faut, à cet assoiffé d'un infini perdu, c'est le « paradis artificiel » à défaut de la croyance dans un paradis vrai. C'est encore, en des heures noires, l'essai de retour au monde mystique par le chemin de l'épouvante. Mais de ces courses l'âme incrédule revient plus exténuée, plus persuadée que la religion n'est qu'un rêve, personnel et mensonger, de l'homme qui mire son désir dans le néant de la nature. Nulle angoisse n'est plus terrible pour un mystique : se dire que son besoin de croire est tout subjectif, que sa foi de jadis sortait de lui-même et n'était que son œuvre! Et sur le fond vide du ciel se détache la redoutable et consolante figure de celle qui l'affranchira de tous les esclavages et le délivrera de tous les doutes : la Mort,

Qui parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

Ce même nihilisme est l'aboutissement du libertinage analytique propre à Baudelaire. Quelques poètes, et Musset au

premier rang, ont raconté combien la débauche est meurtrière à l'amour. Baudelaire a plongé plus avant dans les ténèbres de la nature humaine en racontant combien la débauche est meurtrière au plaisir. Certes, il s'élève, du fond de toute créature née pour la noblesse et qui a mésusé de ses sens, de douloureux et troublants appels vers une émotion sentimentale qui fuit toujours :

Dans la brute assouvie un ange se réveille...

Il y a, de plus, la sinistre incapacité de procurer un entier frisson de plaisir au système nerveux trop surmené. Une indescriptible nuance de spleen, un spleen physique celui-là, et comme fait de la lassitude du sang, s'établit chez le libertin qui ne connaît plus l'ivresse. Son imagination s'exalte. Il rêve de souffrir alors, et de faire souffrir, pour obtenir cette vibration intime qui serait l'extase absolue de tout l'être. L'étrange rage qui a produit les Néron et les Héliogabale le mord au cœur. « L'appareil sanglant de la destruction (1) » rafraîchit seul pour une minute cette fièvre d'une sensualité qui ne se satisfera jamais. Voilà l'homme de la décadence, ayant conservé une incurable nostalgie des beaux rêves de ses aïeux, ayant, par la précocité des abus, tari en lui les sources de la vie, et jugeant d'un regard demeuré lucide l'inguérissable misère de sa destinée, par suite — car voyons-nous le monde autre qu'à travers le prisme de nos intimes besoins? — de toute destinée!

III

THÉORIE DE LA DÉCADENCE

Si une nuance très spéciale d'amour, si une nouvelle façon d'interpréter le pessimisme font déjà de la tête de Baudelaire un appareil psychologique d'un ordre rare, ce qui lui donne

(1) Mot de Baudelaire.

une place à part dans la littérature de notre époque, c'est qu'il a étonnamment compris et insolemment exagéré cette spécialité et cette nouveauté. Il s'est rendu compte qu'il arrivait tard dans une civilisation vieillissante, et, au lieu de déplorer cette arrivée tardive, comme La Bruyère et comme Musset (1), il s'en est réjoui, j'allais dire honoré. Il était un homme de décadence, et il s'est fait un théoricien de décadence. C'est peut-être le trait le plus inquiétant de cette inquiétante figure. C'est peut-être celui qui a exercé la plus troublante séduction sur une âme contemporaine (2).

Par le mot de décadence, on désigne volontiers l'état d'une société qui produit un trop petit nombre d'individus propres aux travaux de la vie commune. Une société doit être assimilée à un organisme. Comme un organisme, en effet, elle se résout en une fédération d'organismes moindres, qui se résolvent eux-mêmes en une fédération de cellules. L'individu est la cellule sociale. Pour que l'organisme total fonctionne avec énergie, il est nécessaire que les organismes moindres fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée; et, pour que ces organismes moindres fonctionnent eux-mêmes avec énergie, il est nécessaire que leurs cellules composantes fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée. Si l'énergie des cellules devient indépendante, les organismes qui composent l'organisme total cessent pareillement de subordonner leur énergie à l'énergie totale, et l'anarchie qui s'établit constitue la décadence de l'ensemble. L'organisme social n'échappe pas à cette loi. Il entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité. Une même loi gouverne le développement et la décadence de cet autre organisme qui est le langage. Un style de décadence

(1) Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. (*Caractères.*)

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux. (*Rolla.*)

(2) Écrit en 1881, avant que cette théorie de la décadence ne fût devenu le mot d'ordre d'une école.

est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot. Les exemples foisonnent dans la littérature actuelle qui corroborent cette hypothèse et justifient cette analogie.

Pour juger d'une décadence, le critique peut se mettre à deux points de vue, distincts jusqu'à en être contradictoires. Devant une société qui se décompose, l'empire romain, par exemple, il peut, du premier de ces points de vue, considérer l'effort total et en constater l'insuffisance. Une société ne subsiste qu'à la condition de rester capable de lutter vigoureusement pour l'existence dans la concurrence des races. Il faut qu'elle produise beaucoup d'enfants robustes et qu'elle mette sur pied beaucoup de braves soldats. Qui analyserait ces deux formules y trouverait enveloppées toutes les vertus, privées et civiques. La société romaine produisait peu d'enfants. Elle en arrivait à ne plus mettre sur pied de soldats nationaux. Les citoyens se souciaient peu des ennuis de la paternité. Ils haïssaient la rudesse de la vie des camps. Rattachant les effets aux causes, le critique qui examine cette société de ce point de vue général conclut que l'entente savante du plaisir, le scepticisme délicat, l'énervement des sensations, l'inconstance du dilettantisme, ont été les plaies sociales de l'empire romain, et seront en tout autre cas des plaies sociales destinées à ruiner le corps tout entier. Ainsi raisonnent les politiciens et les moralistes qui se préoccupent de la quantité de force que peut rendre le mécanisme social. Autre sera le point de vue du psychologue pur, qui considérera ce mécanisme dans son détail et non plus dans le jeu de son action d'ensemble. Il pourra trouver que précisément cette indépendance individuelle présente à sa curiosité des exemplaires plus intéressants et des « cas » d'une singularité plus saisissante. Voici à peu près comment il raisonnera : « Si les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur du pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de leur âme ?

S'ils sont malhabiles à l'action privée ou publique, n'est-ce point qu'ils sont trop habiles à la pensée solitaire? S'ils sont de mauvais reproducteurs de générations futures, n'est-ce point que l'abondance des sensations fines et l'exqu Coasté des sentiments rares en ont fait des virtuoses, stérilisés mais raffinés, des voluptés et des douleurs? S'ils sont incapables des dévouements de la foi profonde, n'est-ce point que leur intelligence trop cultivée les a débarrassés des préjugés, et qu'ayant fait le tour des idées, ils sont parvenus à cette équité suprême qui légitime toutes les doctrines en excluant tous les fanatismes? Certes, un chef germain du II^e siècle était plus capable d'envahir l'empire qu'un patricien de Rome n'était capable de le défendre; mais le Romain érudit et fin, curieux et désabusé, tel que nous connaissons l'empereur Hadrien, par exemple, le César amateur de Tibur, représentait un plus riche trésor d'acquisition humaine. Le grand argument contre les décadences, c'est qu'elles n'ont pas de lendemain et que toujours une barbarie les écrase. Mais n'est-ce pas le lot fatal de l'exquis et du rare d'avoir tort devant la brutalité? On est en droit d'avouer un tort de cette sorte et de préférer la défaite d'Athènes en décadence au triomphe du Macédonien violent. »

Le psychologue qui j'imagine raisonnerait de même à l'endroit des littératures de décadence. Il dirait : « Ces littératures non plus n'ont pas de lendemain. Elles aboutissent à des altérations de vocabulaire, à des subtilités de mots qui rendront ce style inintelligible aux générations à venir. Dans cinquante ans, la langue des frères de Goncourt, par exemple ne sera comprise que des spécialistes. Qu'importe? Le but de l'écrivain est-il de se poser en perpétuel candidat devant le suffrage universel des siècles? Nous nous délectons dans ce que vous appelez nos corruptions de style, et nous délectons avec nous les raffinés de notre race et de notre heure. Il reste à savoir si notre exception n'est pas une aristocratie, et si, dans l'ordre de l'esthétique, la pluralité des suffrages représente autre chose que la pluralité des ignorances. Outre qu'il est

assez puéril de croire à l'immortalité, puisque les temps approchent où la mémoire des hommes, surchargée du prodigieux chiffre des livres, fera banqueroute à la gloire, c'est une duperie de ne pas avoir le courage de son plaisir intellectuel. Complaisons-nous donc dans nos singularités d'idéal et de forme, quitte à nous y emprisonner dans une solitude sans visiteurs. Ceux qui viendront à nous seront vraiment nos frères, et à quoi bon sacrifier aux autres ce qu'il y a de plus intime, de plus spécial, de plus personnel en nous ? »

Les deux points de vue, comme on voit, ont leur logique, du moins en apparence, car l'étude de l'histoire et l'expérience de la vie nous apprennent qu'il y a une action réciproque de la société sur l'individu et qu'en isolant notre énergie nous nous privons du bienfait de cette action. Se subordonner, ce n'est pas seulement servir la société, c'est nous servir. C'est la grande vérité découverte et pratiquée par Goethe. Il est rare qu'un artiste tout jeune en ait la divination. D'ordinaire il hésite entre la révolte de son individualité et l'accommodation au milieu, mais dans cette hésitation même on peut deviner la sagesse des renoncements futurs. Quelques-uns ont pourtant le courage de se placer résolument au second des points de vue que nous avons exposés, quitte d'ailleurs à s'en repentir plus tard. Baudelaire lui eut le courage d'adopter tout jeune cette attitude et la témérité de s'y tenir jusqu'à la fin. Il se proclama décadent et il rechercha, on sait avec quel parti pris de bravade, tout ce qui, dans la vie et dans l'art, paraît morbide et artificiel aux natures plus simples. Ses sensations préférées sont celles que procurent les parfums, parce qu'elles remuent plus que les autres ce je ne sais pas quoi de sensuellement obscur et triste que nous portons en nous. Sa saison aimée est la fin de l'automne, quand un charme de mélancolie ensorcelle le ciel qui se brouille et le cœur qui se crispe. Ses heures de délices sont les heures du soir, quand le ciel se colore, comme dans les fonds des tableaux lombards, des nuances d'un rose mort et d'un vert agonisant. La beauté de la femme ne lui plaît que précoce

et presque macabre de maigreur, avec une élégance de squelette apparue sous la chair adolescente, ou bien tardive et dans le déclin d'une maturité ravagée :

... Et ton cœur, meurtri comme une pêche,
Est mûr, comme ton corps, pour le savant amour.

Les musiques caressantes et languissantes, les ameublements curieux, les peintures singulières sont l'accompagnement obligé de ses pensées mornes ou gaies, « morbides ou pétulantes », comme il dit lui-même. Ses auteurs de chevet sont ceux dont je citais plus haut le nom, écrivains d'exception qui, pareils à Edgar Poë, ont tendu leur machine nerveuse jusqu'à devenir hallucinés, sortes de rhéteurs de la vie trouble dont la langue est « marbrée déjà des verdeurs de la décomposition (1) ». Partout où chatoie ce qu'il appelle lui-même, avec une étrangeté ici nécessaire, la « phosphorescence de la pourriture », il se sent attiré par un magnétisme invincible. En même temps, son intense dédain du vulgaire éclate en paradoxes outranciers, en mystifications laborieuses. Ceux qui l'ont connu rapportent de lui, pour ce qui touche à ce dernier point, des anecdotes extraordinaires. La part une fois taillée à la légende, il demeure avéré que cet homme supérieur garda toujours quelque chose d'inquiétant et d'énigmatique, même pour les amis intimes. Son ironie douloureuse enveloppait dans un même mépris la sottise et la naïveté, la niaiserie des innocences et la stupidité des péchés. Un peu de cette ironie teinte encore les plus belles pièces du recueil des *Fleurs du Mal*, et chez beaucoup de lecteurs, même des plus fins, la peur d'être dupes d'un fanfaron de Satanisme empêche la pleine admiration.

Tel quel, et malgré les subtilités qui rendent l'accès de son œuvre plus que difficile au grand nombre, Baudelaire demeure un des éducateurs préférés de la génération qui

(1) Théophile GAUTIER, *Etude sur Baudelaire*.

vient. Il ne suffit pas, comme ont fait certains critiques et quelques-uns de premier ordre, ainsi Edmond Scherer, de déplorer son influence. Il faut la constater et l'expliquer. Elle n'est pas aussi aisément reconnaissable que celle d'un Balzac ou d'un Musset, parce qu'elle s'exerce sur un petit groupe. Mais ce groupe est celui de quelques intelligences très distinguées : poètes de demain, romanciers déjà en train de rêver la gloire, essayistes à venir. Indirectement et à travers eux, un peu des singularités psychologiques que l'on a essayé de fixer ici pénètre jusqu'à un plus vaste public, et n'est-ce pas de pénétrations pareilles qu'est composée l'atmosphère morale d'une époque?

APPENDICE A

SUR L'ESPRIT D'ANALYSE DANS L'AMOUR. — ADOLPHE.

« A travers tant d'égarements, l'intelligence de l'analyseur reste cruellement maîtresse d'elle-même... » Cette coexistence, dans une même âme, de la lucidité d'esprit la plus inefficace et du pire désordre sensuel ou sentimental est le trait le plus représentatif de Baudelaire. Il mérite qu'on y insiste, et le meilleur moyen est de montrer à côté de l'auteur des *Fleurs du Mal*, un exemplaire de la même maladie morale, développé celui-là dans des conditions entièrement autres de milieu, de circonstances, de tempérament. C'est ainsi qu'après avoir lu les *Fleurs du Mal* on aura de l'intérêt à reprendre *Adolphe*, pour apercevoir, par les ressemblances et par les différences ce qui fait la marque propre, le diagnostic constant de cette maladie.

Et d'abord, notons aussitôt ce point qui prouve à quel degré cet abus de l'esprit d'analyse, qui fait le fond des *Fleurs du Mal*, est bien une des caractéristiques de cette époque : parmi les livres du début du siècle, ce roman d'*Adolphe* est demeuré le plus vivant, le plus passionnant, le plus actuel. Pour ma part je l'ai lu avec passion quand le hasard mit ce mince volume entre mes mains, voici vingt-cinq ans. Il n'en est point qui me remue plus fortement encore aujourd'hui, quoique je sache à peu près par cœur toutes les phrases de ce chef-d'œuvre du roman d'analyse et je connais vingt personnes qui sont dans mon cas. L'actualité indestructible de cette brève étude ne tient pas à la facture. Les procédés modernes d'art, que nous aimons le plus, manquent à ce court récit. Les portraits physiques, le milieu, le dialogue font défaut presque absolument dans ce drame, si simple qu'il en est nu, si sobrement conté qu'il en paraît sec, si dépouillé de couleur qu'il en est gris et comme décharné. Le contraste avec la rhétorique savante de Baudelaire ne

saurait être plus complet. Mais l'accent de la vérité humaine est si poignant, la justesse de la notation psychologique si complète, la douleur morale si réelle, si vivante, que toutes les réserves d'esthéticien paraissent de misérables chicanes et que l'on ne voudrait rien corriger, rien ajouter à cet *Adolphe* dont la gaucherie même et l'âpreté font comme une portion nécessaire.

Depuis la publication du *Journal intime* de Benjamin Constant et celle de ses *Lettres à sa famille*, nous comprenons que la magie de ce roman réside en ceci d'abord qu'il est un portrait, le plus nouveau, le plus courageux des portraits. Ce jeune homme, à la fois si tendre qu'il ne peut supporter la douleur de sa maîtresse, si inquiet qu'il ne peut se reposer dans son dévouement, si égoïste qu'il ne peut lui dissimuler les moindres passages de son ennui, si lucide qu'il ne peut s'étourdir lui-même sur aucune de ses fautes personnelles, cet être, à la fois supérieur et mutilé, chez qui la plus effrayante indécision de caractère s'unit à la plus mâle puissance de se connaître, et qui semble avoir gardé de la sensibilité tout ce qui torture en perdant tout ce qui attache, — cet orgueilleux sans illusion, ce passionné sans espérance, cet amoureux sans bonheur, c'est bien Constant lui-même, tel que le journal et les lettres nous le révèlent. Il n'est pas une des phrases de son livre qui ne traduise une des plaies secrètes de son âme, l'une des plus tourmentées de notre âge. Il a poussé la sincérité de cette confession jusqu'à supprimer à son *Adolphe* toutes les excuses que les circonstances donnent à nos pires faiblesses, pour ne chercher d'explication aux actes de son triste héros que dans un caractère identique au sien propre. On remarquera qu'en effet Ellénore n'est peinte d'aucune manière. Le grand observateur qui était dans Benjamin Constant a systématiquement refusé toute espèce de trait individuel à cette femme. C'est une douleur d'amoureuse, et cela seulement. L'auteur a voulu que le jour portât tout entier sur le visage de celui qui lui ressemble tant et dont la lamentable histoire tient dans ce mot de Mme de Beaumont sur Constant : « Lui-même, il ne peut parvenir à s'aimer... »

« Je hais », écrit l'auteur d'*Adolphe* à la dernière page du livre, « je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, *s'analyse au lieu de se repentir...* » Jamais personne n'a formulé un arrêt plus sévère contre l'abus de la réflexion personnelle. Jamais personne n'a plus

abusé de cette réflexion que Constant. Il est même allé si loin dans le sens de cette faculté dangereuse qu'il est arrivé, comme Baudelaire justement, et comme Amiel, à revêtir une valeur typique. C'est pour cela que cet *Adolphe*, en même temps qu'il est le plus individuel des portraits, reste la plus générale des peintures. La différence est grande cependant entre Benjamin et ses deux frères modernes en excès d'analyse. Ceux-ci, totalement dépourvus du pouvoir de l'action, demeurèrent emprisonnés dans le domaine de la pensée pure. Leur analyse a, pour ainsi dire, joué à vide, au lieu que Constant fut un séducteur et un duelliste, un joueur et un politicien. Mais eux et lui avaient ce trait commun que tous les événements de la vie furent pour eux matière à une dissection de ce qu'ils éprouvaient, si ténue, si subtile, que cette impression ressentie disparaissait de leur cœur pour ne laisser place qu'à une aridité douloureuse. Adolphe aime sincèrement Ellénore quand il s'empare d'elle. Il trouve, pour traduire l'extase où la possession de cette femme le jette, des phrases lyriques, lui, le moins lyrique des hommes : « Malheur » s'écrie-t-il, « à celui qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle!... » Et encore : « Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre?... » Mais comptez dix lignes, — dix petites lignes — après cette exclamation, voici que commence le détail des premières contrariétés que cette âme, ingénieuse à s'anatomiser, découvre dans son bonheur. Il semble que cette détestable acuité de conscience ne puisse être émoussée par la joie brûlante et dissolvante de la passion partagée. On peut même dire que c'est là tout le drame d'*Adolphe* : la continuelle destruction de l'amour dans ce cœur de jeune homme par la pensée, et le continuel effort de la maîtresse pour reconstruire, à force de passion et de tendresse, le sentiment qu'elle voit s'écrouler. Il est avec elle et il se reprend à l'aimer; il est loin d'elle et il se reprend à s'acharner contre sa propre émotion pour l'anéantir, si bien qu'Ellénore, à la fin de cette lutte singulière, presque inintelligible pour elle, éprouve une lassitude infinie qui lui fait désirer la mort. Elle a passé des années à s'enivrer de son amour, à elle, en croyant s'enivrer du leur. C'est presque la formule qu'emploie Adolphe. Elle le comprend, elle le sent, et elle écrit cette lettre navrante : « Pourquoi vous acharnez-vous sur moi? Quel est mon crime?... » Hélas! Ce n'est pas sur elle que le malheureux Adolphe s'est acharné, c'est sur lui-même; — et il en sera ainsi toujours.

Si ce roman ne possédait que cette valeur d'une monographie rigoureuse d'un caractère et dans ce caractère d'une maladie très contemporaine, il serait encore admirable, il n'aurait pas, comme il l'a, ce charme d'une œuvre profondément poétique, — si bizarre que paraisse le mot, appliqué à une sorte d'*écorché* littéraire, — oui, poétique, au même degré que les plus beaux sonnets des *Fleurs du Mal*. Il y a dans ces pages plus que la desséchante ardeur d'une pensée qui ronge un sentiment. On y reconnaît la grande mélancolie de la solitude de l'âme. Ellénore aime Adolphe, elle en est aimée. Ils sont libres tous les deux, à côté l'un de l'autre, dans les bras l'un de l'autre, et un abîme les sépare, qu'ils mesurent tous les deux, à leur manière, — lui par son impuissance à être heureux, elle par son impuissance à le rendre heureux. Non seulement Baudelaire dans ses plus nobles pièces, mais Alfred de Vigny, dans des fragments d'une beauté supérieure, dans *Eloa*, dans *La colère de Samson*, dans *Moïse*, ont raconté la tristesse de cette solitude morale qui nous fait sentir en nous un arrière fonds à jamais incommunicable. Combien Adolphe semble plus amer, dépouillé qu'il est du prestige des vers, volontairement dépourvu d'éloquence, si près de nous, du quotidien de notre vie, par la simplicité, j'allais dire par la trivialité de l'histoire ! On n'a pas assez remarqué comme l'argument de cette célèbre nouvelle est peu compliqué, presque terre à terre. Un fils de famille qui s'éprend d'une femme entretenue, plus âgée que lui, et qui se débat dans cette liaison sans issue, c'est toute la matière que Constant a exploitée. Ici apparaît la puissance de cette forme d'art, si négligée en France pendant des années, qui s'appelle le roman psychologique. Là où un écrivain de mœurs eût nécessairement abouti à la vulgarité, l'auteur d'*Adolphe*, en dégageant la portée morale de la situation ainsi choisie, a su découvrir un dessous tragique à une aventure médiocre, et nous trouvons, nous qui le lisons aujourd'hui, un symbole à nos plus raffinées souffrances, dans ce qui n'est en définitive que le plus banal désastre de galanterie. Tous ceux d'entre nous qui ont senti le froid que laisse au cœur la confiance non comprise, ceux qui ont aimé sans pouvoir se faire connaître tout entiers à celles qu'ils aimaient, ceux qui, dans la famille, dans l'amitié, dans la camaraderie même, se sont heurtés à la mésintelligence absolue, constante, invincible, et qui pourtant n'ont ni perdu le besoin de l'effusion, ni guéri en eux la spontanéité imprudente de la sympathie, ceux-là, — et ils sont

légion — peuvent prendre et reprendre *Adolphe*. Ils ne se fatigueront jamais de ce livre qui met à nu cette misère, et cela sans une phrase, sans un mot qui sente l'auteur.

Car, et c'est un trait que l'on ne saurait assez marquer, ce chef-d'œuvre unique démontre la justesse du mot de Stendhal, qui disait, ou à peu près : « Il faut, quand on écrit, trouver des formules de style si précises et si simples qu'il n'y ait rien à en rabattre à la réflexion. » Benjamin Constant avait-il médité, comme Beyle, sur les lois de la composition littéraire? Il est peu probable qu'il ait attaché, dans sa carrière contrastée, une grande importance à l'art d'écrire des romans. Mais il avait beaucoup vécu, beaucoup senti, et d'instinct il répugnait à la virtuosité qui révèle l'habileté de l'artiste, sans rien montrer du cœur de l'homme. Il savait qu'une émotion sincère, exprimée sans surcharge, intéressera toujours le lecteur, j'entends celui qui vaut qu'on l'estime, plus que toutes les grâces du style et toutes les curiosités du pittoresque. Seulement, pour trouver de ces formules sur lesquelles la réflexion n'ait rien à rabattre, il faut avoir soi-même pensé fortement et justement, et pensé sans vanité, non point pour étaler à soi-même ou aux autres le muscle de son esprit, mais pour connaître le vrai sur soi-même et sur les autres. Cela est si rare que l'on compte les ouvrages qui, comme celui-ci, ne portent pas en eux un atome de rhétorique. Il faut, ce qui fut la magnifique vertu de cette nature de Benjamin Constant, si incohérente d'autre part et si troublée, avoir conservé la plus complète bonne foi avec les autres, et, ce qui est plus extraordinaire encore, avec sa propre pensée. Baudelaire a laissé dans ses papiers quelques notes singulières, poignants débris d'un livre qu'il voulait écrire sous ce titre, emprunté aux *Marginalia* de Poë : *Mon cœur mis à nu*. Ce pourrait être, ce titre douloureux, celui du chef-d'œuvre de Benjamin et de son journal intime, et c'est pourquoi aucune de ces pages n'a vieilli. Voulant appuyer d'un exemple une étude sur la sensibilité d'un homme qui a eu ses vingt ans plus d'un quart de siècle après la composition d'*Adolphe*, c'est à cet *Adolphe* que j'ai tout naturellement pensé, et il en sera de même pour tous ceux qui seront amenés à écrire sur ce mal d'analyse dont ce roman est la monographie définitive, — une monographie immortelle comme le cœur humain lui-même.